

~~1887~~ 13. 1177 h

Nekr H 0092

Monsieur Gottfried Keller
respectueusement

NOTICE BIOGRAPHIQUE

A LA MÉMOIRE

D. Landolt.

DU

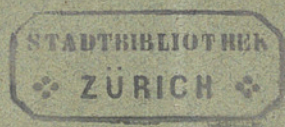
DOCTEUR C. F. HORNER

PROFESSEUR D'OPHTHALMOLOGIE

A L'UNIVERSITÉ DE ZÜRICH

PAR LE

Docteur E. LANDOLT



PARIS

ADRIEN DELAHAYE ET E. LECROSNIER, ÉDITEURS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE MÉDECINE

1887

126 G
AK

NOTICE BIOGRAPHIQUE

A LA MÉMOIRE

DU

DOCTEUR C. F. HORNER

PROFESSEUR D'OPHTHALMOLOGIE A L'UNIVERSITÉ DE ZÜRICH

Par le docteur E. LANDOLT

Il est des hommes que la nature a doués de talents extraordinaires et auxquels des circonstances favorables ont permis de les développer et de les mettre en œuvre sur une vaste échelle. Ils sont devenus célèbres ; parfois on les appelle grands hommes, nom glorieux que plusieurs d'entre eux portent à juste titre. D'autres ont été les fléaux de l'humanité ; elle n'en respecte pas moins leur mémoire et en a fait même des demi-dieux, s'humiliant devant eux comme les sauvages devant la divinité qui dévaste leurs champs.

Il y a des hommes non moins doués, mais pourvus surtout de qualités du cœur et placés dans une sphère qui ne leur permet guère un développement universel. Le langage qu'ils parlent ne s'adresse pas à toutes les nations et à tous les siècles ; il ne leur a été donné ni pinceau ni ciseau pour immortaliser leur nom ; ils ne portent pas de couronnes, ils ne conduisent pas d'armées, mais dans la modeste place qui leur est échue en partage, ils savent rendre les plus grands services à leurs contemporains. Ce sont eux, bien plus que les génies, souvent mal dirigés ou mal compris, qui font avancer la civilisation ; ce sont eux les vrais bienfaiteurs des hommes. L'humanité les ignore ou les oublie, l'histoire ne les mentionne pas. Elles ont tort. Non seulement elles commettent une injustice en laissant périr ces noms, mais encore elles privent les générations futures des exemples les plus précieux et les plus édifiants.

C'est surtout dans une époque comme la nôtre, où les efforts vers l'idéal cèdent de plus en plus à l'invasion du

réalisme, où les sentiments égoïstes dominent d'autant plus que les associations s'établissent sur une plus vaste échelle, qu'il importe le plus de mettre en lumière de pareils exemples. Tel homme riche et bien doué se trouve quitte envers la société en payant les impôts; tel citoyen se croit dans l'impossibilité de rien faire pour le bien général parce qu'il n'est pas ministre; tel autre allègue ses occupations professionnelles pour s'excuser de ne pas prendre le moindre intérêt à la chose publique.

Nous allons voir ce qu'un médecin, Horner, a su faire pour son art, pour sa patrie, pour l'humanité. Et si nous osons le représenter dans ce journal sous des côtés divers, dépassant de beaucoup le cadre restreint de notre spécialité, c'est que l'image que nous voudrions tracer de lui serait incomplète sans ces traits humanitaires qui faisaient de lui plus qu'un maître en ophthalmologie. plus même qu'un médecin modèle : un homme de cœur et un homme de bien.

C. F. Horner naquit le 27 mars 1831 à Zurich (1), cette ville charmante, appelée déjà par Benvenuto Cellini — qui devait s'y connaître — « città maravigliosa, pulita quanto un gioiello » (2). Capitale, depuis plus de cinq siècles, d'une petite république, habitée par une population intelligente, entreprenante et éprise de sa liberté, elle était bien faite pour servir de berceau à un esprit d'élite.

Le père de Horner était un médecin fort estimé. Homme sévère, intègre, et très désintéressé, il faisait beaucoup de bien et n'y gagnait guère que des soucis. La famille était nombreuse et le pain très cher. Mais il était secondé dans cette lutte aride par une femme remarquable, toujours pleine d'entrain et de courage, prête à déridier le front soucieux du père, le rayon de soleil de cet intérieur souvent sombre. Elle était la fille d'un homme dont on parle encore à Zurich comme d'un citoyen

1. Nous empruntons ces données à une autobiographie allant jusqu'à l'année 1859, écrite par Horner, peu de mois avant sa mort, à des renseignements que Mme Horner, les collègues et concitoyens de son mari ont bien voulu nous fournir, et surtout à nos propres souvenirs, ayant eu l'avantage d'être, depuis 1868, l'élève, l'assistant, le confrère et l'ami intime du maître.

2. *La Vita di Benvenuto Cellini, scritta da lui medesimo*, l. 1, c. xciv.

modèle qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, sut maintenir son industrie à la hauteur du progrès, sans jamais se lasser de se dévouer à sa ville natale. On rappelle encore aujourd'hui l'énergie et la bonne humeur avec lesquelles il gérait les affaires publiques, de concert avec quelques hommes de sa trempe. C'est ce grand-père qui se mit plus tard à la tête de la famille de Horner, après la mort prématurée de son chef. C'est lui qui s'occupa de l'éducation des enfants, et, si notre regretté maître parlait avec la plus grande reconnaissance de la direction franche et virile qu'il avait reçue de son aïeul, ce dernier lui avait légué encore, par l'entremise de sa fille, bien des qualités de l'esprit et du cœur.

A l'école, le jeune Horner se montra plein de talents, notamment pour les études classiques, moins pour les mathématiques. Aussi se plaignit-il jusqu'à son dernier jour que ces fruits, qui le tentaient cependant, eussent été hors de sa portée, ou qu'on ne lui en eût pas assez facilité l'accès. L'histoire naturelle, surtout la botanique, exerçait un charme tout particulier sur son esprit ouvert et observateur. Il y était d'ailleurs initié par un maître hors ligne, l'immortel Heer, savant aussi estimé que modeste, aussi profond que pratique. Aux excursions botaniques dans les environs pittoresques de Zurich, Horner se sentait dans son véritable élément, et il herborisait encore pendant ses études à l'université, trouvant un attrait puissant dans la vie en plein air et échappant ainsi à bien des dangers que présente la vie des étudiants.

L'éducation physique d'ailleurs n'est pas négligée en Suisse. Si cette petite et vaillante république a toujours été à la tête de l'instruction populaire, le service militaire pour tous a toujours existé dans ce pays, où depuis des siècles tout homme naît soldat. Horner, quoique d'une constitution délicate, participait à tous les exercices gymnastiques et militaires de ses condisciples, mais il avoue franchement qu'il n'excellait que dans l'art du tir et de la natation; plus tard il s'adonna aussi à l'escrime.

En effet, lorsqu'il arriva, en 1849, à l'université, la première recommandation que lui fit son père fut

de prendre des leçons d'escrime, afin de développer en lui cette confiance en soi-même que donne à l'homme le sentiment de pouvoir se défendre vaillamment. Il lui déclara même que, tout en désapprouvant le duel, il aimerait mille fois mieux avoir à lui recoudre une balafre que d'apprendre qu'il avait manqué de courage. Malgré cela, le jeune homme ne se laissa pas tenter de faire partie d'aucune de ces corporations d'étudiants allemands qui ont toujours la main plus près de l'épée que de la plume. Si la modestie de ses moyens pécuniaires y était sans doute pour quelque chose, la solidité de son caractère, le sérieux de son éducation et l'amour que lui inspiraient ses nouvelles études, étaient des motifs plus puissants encore. Il trouvait facilement, parmi les camarades de sa faculté, la société à la fois gaie et intéressante qui lui convenait, sans avoir besoin de chercher des distractions factices. Il confirmait ainsi l'observation de Goëthe, qui dit si justement : « Les étudiants en médecine sont les seuls qui s'entretiennent avec vivacité de leur science, de leur métier, même en dehors des leçons. Et cela est tout naturel ; les sujets de leurs études sont à la fois les plus matériels et les plus élevés, les plus simples et les plus compliqués. La médecine occupe l'homme tout entier parce qu'elle s'occupe de l'homme tout entier. Tout ce que le jeune homme apprend lui fait entrevoir de suite une pratique importante et rémunératrice à bien des égards quoique dangereuse. Il s'attache donc avec passion à sa vocation, d'une part parce qu'elle est intéressante en elle-même, de l'autre parce qu'elle lui fait entrevoir un avenir d'indépendance et de bien-être (1). »

Horner n'en jouissait pas moins pleinement de la vie d'étudiant ; il participait à tous ses plaisirs, et savait même, par son entrain, son affabilité et son énergie, captiver à tel point la sympathie de ses camarades, que l'assemblée générale des étudiants le nomma président. Ce fait pourrait paraître insignifiant. Mais son importance n'échappe pas à ceux qui ont eu l'immense avantage de connaître

1. GÖTTE. *Wahrheit und Dichtung*, II^e partie, 9^e chapitre.

cette éducation par la liberté et pour la liberté. En commençant par faire naître dans l'esprit de l'enfant le sentiment de l'ordre et de la discipline par l'obéissance absolue aux parents et aux maîtres, elle forme un caractère qui saura, plus tard, obéir aux lois strictes de la conscience et du devoir et elle l'affranchit en même temps. Tout en l'habituant au sérieux de la vie, on lui donne le sentiment de sa propre responsabilité. A l'âge de seize ans, ces jeunes gens ne sont plus des enfants et savent se guider eux-mêmes; étudiants, on les laisse maîtres de leurs actions. Ils choisissent leur vocation, leur université, leurs professeurs, l'époque de leurs examens et disposent eux-mêmes de leur existence, comme il convient aux enfants d'un pays libre. L'exercice de cette liberté, qui serait redoutable pour les esprits faibles et mal préparés, devient au contraire, pour ceux-là, un moyen d'éducation inestimable. C'est ainsi que se forme le caractère à la fois mâle et souple, original et universel, qui favorise le développement du génie et fait de grands hommes de ceux qui en ont le germe, et des *hommes* du moins, des autres. Il s'agit en effet de se faire une opinion, de savoir la défendre, de montrer du jugement, de la volonté, du courage moral plus encore que du courage physique. Qu'importent les objets de luttes de ces jeunes gens! Ils sont de leur âge, et il serait regrettable qu'ils ne le fussent pas. Ils ont dans tous les cas l'avantage d'être plus exempts d'égoïsme, plus voués à l'idéal que ceux de l'âge mûr.

C'est ainsi que le jeune Horner eut la noble inspiration d'organiser un cortège aux flambeaux, en l'honneur d'un des professeurs les plus méritants, auquel des passions politiques refusaient le témoignage public qui lui était dû. Une autre fois, il ose expulser d'un bal d'étudiants trois jeunes gens qui lui semblaient manquer d'égards à des dames. Bon escrimeur lui-même, il institue, dans l'intérêt de ses camarades moins initiés au maniement des armes, un tribunal d'honneur destiné à trancher sans appel les différends entre étudiants.

Mais sa position comme chef des étudiants de Zurich avait pour lui une importance toute particulière à cause

des luttes politiques qui agitaient à cette époque les pays limitrophes et dont le contrecoup secouait également la petite république helvétique. Des exilés, étudiants ou professeurs, et même des personnes n'appartenant pas à l'université, s'adressaient à lui pour des renseignements, des conseils et des secours. Non seulement il se liait ainsi d'amitié avec des hommes qui lui furent plus tard de la plus grande utilité, mais il s'exerçait au commerce des hommes de toute nationalité, de tout âge et placés dans les positions les plus diverses. La sûreté d'allures qu'il gagnait si jeune déjà lui fut extrêmement utile plus tard comme professeur.

Inutile de dire qu'à côté de cela il ne négligeait point ses études. Il s'y livrait avec toute l'ardeur de son âme et buvait à longs traits à toutes ces sources vives de la science qui n'ont jamais cessé de jaillir dans la jeune université de Zurich.

Mousson raffermir en lui les bases des sciences physiques, Hermann de Meyer l'initia à l'anatomie, Frey lui ouvrit le domaine tout nouveau de l'histologie. L'ami de son père, Locher-Zwingli, qui le traita comme un fils, fut pour lui un excellent maître en chirurgie, alors que Hasse, clinicien remarquable, lui apprit à connaître les maladies internes. Mais celui de ses maîtres qui l'attirait le plus était Carl Ludwig. Ce physiologiste précis, profond, ingénieux et bienveillant à la fois, gagna tout son cœur, perfectionna le talent observateur dont la nature l'avait doué, lui inspira le goût des recherches expérimentales et lui communiqua surtout ces connaissances physiologiques qui font la base de toute médecine, qu'elle s'appelle médecine générale, chirurgie ou ophthalmologie.

En 1854, il obtint le grade de docteur de l'université de Zurich avec les plus grands honneurs, et passa presque en même temps l'examen d'état avec non moins de succès (1). Une thèse sur la courbure de la colonne

1. En Suisse les universités ne peuvent conférer que le titre de docteur, qui ne donne aucun droit. Tout individu désireux d'exercer l'art de guérir dans le domaine de la Confédération doit passer un examen devant une commission fédérale qui ne tient compte que de ses connaissances et non de ses titres.

vertébrale dans la position debout, inspirée évidemment par son maître H. de Meyer, terminait dignement cette première étape de ses études.

L'habitude dans ces pays où les études sont si libres est de ne pas se borner à une seule université. Le fils du paysan le plus pauvre qui réussit, à force de privations de toute espèce, à étudier la médecine tient néanmoins à voir d'autres pays, à entendre différents maîtres, à connaître diverses méthodes. C'est pourquoi l'étudiant déjà change souvent d'université, s'il pense pouvoir trouver ailleurs un enseignement plus parfait dans certaines branches de son art. Mais c'est surtout le jeune médecin qui sent en lui le besoin d'étendre ses connaissances, sachant bien que ce qu'on lui demande à l'examen n'est en somme qu'un minimum, que le diplôme ne le déclare point médecin accompli, mais tout au plus inoffensif.

Le jeune D^r Horner visita d'abord Munich, puis Vienne. Il n'y a guère de champ plus fertile pour un jeune médecin que cet immense hôpital général de l'Alsergrund, où les maladies de l'Occident et de l'Orient se donnent rendez-vous, où les plus grands maîtres allemands et slaves ont enseigné, où le plus jeune *privat-docent* trouve à sa disposition un immense matériel pour ses investigations et un auditoire d'élèves assidus. De plus, les cours publics et privés sont, comme on sait, disposés de telle façon que l'élève ne perd pas son temps. C'est ainsi que nous avons pu, comme notre maître Horner, et lui comme ses devanciers, suivre, depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, les cours spéciaux des maladies des enfants, de la peau, du larynx, des oreilles, des yeux, d'histologie, de gynécologie, etc., à côté des cliniques officielles de médecine et de chirurgie. — Parmi ses maîtres de prédilection, Horner aimait à citer Hébra, cet empirique ingénieux qui enthousiasmait le praticien, mais faisait parfois sourire le physiologiste. Scoda le fascinait par son diagnostic serré, les chirurgiens Schuh et Dumreicher surtout par leur grand matériel opératoire, et la clinique obstétricale eut longtemps en lui un de ses visiteurs les plus fidèles.

Mais l'ophthalmologie l'intéressait encore plus que la gynécologie à laquelle il semble avoir voulu se vouer d'abord. Frédéric de Jaeger, ce noble vieillard, réunissait à cette époque autour de lui un grand nombre de jeunes médecins attirés par sa renommée d'opérateur si méritée et par les remarquables cours d'ophtalmoscopie que donnait son fils. Ils venaient à lui comme fascinés par un soleil couchant assez chaud encore pour allumer des feux et pour vivifier le germe de leur talent. La plus grande joie de Jaeger était cependant de montrer à ses élèves le premier volume de l'*Archiv für Ophthalmologie*, que le jeune de Graefe venait de publier et avait dédié à son vieil et respecté maître. C'est ainsi que ce dernier, plein de modestie, semblait indiquer déjà à ses émules le nouvel astre qui se levait et qui devait bientôt briller d'un éclat bien plus vif que le sien, sans cependant le rejeter dans l'ombre. Une lumière n'en obscurcit pas une autre; elles unissent au contraire leurs flammes pour éclairer davantage le monde.

Des amis, venus de Berlin, son compatriote Zehender entre autres, le célèbre professeur de Rostock, lui faisaient de la nouvelle école de de Graefe une image si tentante que Horner n'hésita pas à s'y rendre à son tour. Il visita encore en passant les cliniques de Prague et de Leipzig et arriva à Berlin au mois d'octobre 1854. Cette date devait être une des plus importantes de sa vie.

Le génie de Helmholtz venait d'ouvrir, par l'ophtalmoscope, tout un monde nouveau et avait jeté, par l'ophtalmomètre, les bases d'une science nouvelle. Donders mettait au service de cette branche naissante de la médecine toutes les ressources de son esprit d'élite, de son travail infatigable et fécond, et pour que rien ne manquât au développement de l'ophthalmologie, de Graefe, le praticien ingénieux, le génie pratique, vint apporter son concours à cet âge d'or de notre science.

Aussi l'enseignement de ce jeune savant fut-il pour Horner une révélation. Il avoue franchement la déception qu'il éprouva d'abord, lorsque, croyant avoir déjà tant appris, il reconnut combien les élèves de la nouvelle

école lui étaient supérieurs; mais loin de se décourager, il ne se livra à l'étude qu'avec plus d'ardeur. Il conçut un véritable enthousiasme pour ce maître si jeune encore et déjà illustre.

Plein d'affabilité et d'énergie, de Graefe conduisait toute une phalange d'adeptes zélés, qui devait donner à notre spécialité tant de noms glorieux. Il savait les inspirer, rendre leur travail fructueux et, ardent autant qu'infatigable, il luttait lui-même au premier rang. Ce n'est pas seulement dans la clinique et dans les conférences qu'on s'occupait d'ophtalmologie; on en parlait aux repas; on ne se réunissait que pour poursuivre ces chères études. La nuit même perdait ses droits pour les adeptes de ce culte de la science, auxquels la journée entière ne paraissait pas un sacrifice suffisant.

De simple étudiant pratiquant (1) qu'il s'était d'abord inscrit modestement, le jeune Dr Horner devint bientôt l'assistant et l'ami intime de de Graefe. Cette amitié inaugurée par la poursuite constante du même but, des intérêts scientifiques communs, se cimentait pour toute la vie par la ressemblance des plus nobles qualités du cœur.

La clinique de de Graefe a été souvent décrite, mais jamais mieux que par Horner qui la considérait comme sa seconde maison paternelle.

Les pages qu'il lui consacre dans la nécrologie de de Graefe (2) donnent une image aussi vive que vraie de l'ardeur qui régnait dans ce foyer de la science, et du dévouement qui l'y rattachait. Il y rencontra, comme disciples et collaborateurs, des hommes comme Hess, Baenziger, Michaëlis, A. Pagenstecher, A. Weber, Liebreich et autres. Donders venait même souvent s'asseoir au milieu des élèves du jeune professeur. On comprend combien devaient être fructueuses les relations de ces deux grands maîtres. Aussi les jours passés

1. On nomme en Allemagne *pratiquants* les étudiants qui ne sont pas de simples auditeurs, mais que le professeur appelle à faire les diagnostics et à discuter les cas.

2. *Bibliothèque universelle de la Suisse romande*. LII, p. 401, 1875.

à la clinique de de Graefe comptaient-ils parmi les plus précieux de la jeunesse de Horner. Il n'aurait pas demandé mieux que de les faire durer plus longtemps ; mais sa bourse était peu garnie ; cinq sœurs dont il était le seul soutien l'attendaient à Zurich et il n'avait pas encore visité Paris, centre puissant d'attraction, que le médecin suisse considère généralement comme le couronnement de sa tournée d'études en Europe.

Il quitta donc Berlin, fit un court séjour chez son ami Hess à Mayence et arriva à Paris au mois de septembre 1854. De nouvelles surprises l'y attendaient. Il y trouvait une vie toute nouvelle, plus large, plus libre, des méthodes médicales et même des maladies encore inconnues pour lui. Loin de se spécialiser dès le premier jour, il cherchait à s'orienter au milieu de cette abondance de foyers d'enseignement. Son autobiographie prouve qu'il ne s'y égarait pas, mais qu'il savait choisir avec le jugement d'un médecin déjà accompli. Malgaigne, Jobert de Lamballe, Pictet, Laugier, Robin, Follin, Leudet, Broca, Barthez, Marjolin, sont des noms que nous l'avons souvent entendu citer avec respect parmi ses maîtres français. C'est principalement Nélaton, dont il admirait la sûreté de main, et Ricord qui l'attiraient par l'originalité de leur esprit.

Est-il besoin de dire cependant que sa première visite fut pour la clinique de Desmarres ? Même si le nom de l'illustre maître n'avait pas été connu du monde entier, un élève de de Graefe aurait doré et déjà eu pour le grand oculiste français la plus haute estime. De Graefe était le premier à proclamer combien il devait à ce clinicien hors ligne, à cet opérateur incomparable, à cet esprit hardi et puissant.

Je laisse la parole à Horner lui-même pour raconter son entrée dans la première clinique du monde à cette époque : « On m'avait dit que Desmarres tenait beaucoup à ce que son cours fût payé. Aussitôt après l'arrivée de ma lettre d'introduction, je me dirigeai vers la clinique de la rue Christine, payai mes honoraires et remis à Desmarres la carte que de Graefe m'avait donnée. La clinique com-

mença. Après avoir exposé rapidement quelques cas, Desmarres m'invita à prendre sa place et à faire les diagnostics. Je me conformai à son désir, non sans une certaine appréhension, surtout à cause de la langue que je parlais très difficilement. Il m'observait avec sévérité. Subitement il fait fermer les portes derrière lesquelles attendaient les clients et commença un discours excellent, éloquent et énergique à la fois. Il démontra à ses auditeurs, la plupart étrangers, à quel point l'ophtalmologie, un art autrefois essentiellement français, était tombée en France, qu'elle n'était même pas enseignée à la Faculté et dans les cliniques officielles, que les docteurs de Paris ayant suivi la voie ordinaire des études médicales l'ignoraient à peu près complètement, alors qu'un jeune homme comme moi, venant de Berlin, possédait, presque en se jouant, toute cette vaste science. Il faisait ressortir l'importance des « cliniques libres » comme la sienne, « qui complètent l'enseignement officiel et mériteraient autre chose que l'opposition constante dont elles sont l'objet ».

« Il termine sur ces mots, recommande à son assistant Castorani de Naples de finir les consultations, et m'emmène. Sur l'escalier il me rend les honoraires en me disant : « Y songez-vous ? Est-ce que vous pensez que j'accepterai l'argent d'un ami de Graefe ? » Il m'offre un cigare, me prend sous le bras et ainsi, fumant et causant gaiement, nous descendons ensemble. Aussi longtemps que dura mon séjour à Paris, je continuai à être l'hôte favori de sa polyclinique. J'avais même très souvent la permission d'opérer, privilège d'autant plus précieux pour moi qu'à la clinique de de Graefe je n'avais fait, pendant toute une année, qu'une strabotomie et une opération de cataracte.

« Si je n'apprenais pas précisément à connaître des méthodes nouvelles dans la clinique de Desmarres, j'en profitais par l'observation d'affections en grande partie différentes de celles que j'avais vues à Berlin, et je pouvais apprécier les procédés hardis et sûrs de ce maître vraiment supérieur. Ses extractions à lambeau étaient admi-

rables et je considérais presque avec regret le pont conjonctival qu'il laissait très souvent en haut pour empêcher le renversement du lambeau ; je dis « avec regret » parce que, dans les cas de simple extraction par en haut, l'opération de Daviel était le véritable type d'une belle section et d'une prompte terminaison. Je n'ai jamais vu opérer une cataracte plus élégamment. Je sentis de suite ce que j'aurais en Desmarres et par Desmarres. »

Et Horner ne l'a jamais oublié ; jusqu'à la fin de ses jours, il rendait justice à la libéralité, à l'indépendance d'esprit, au talent d'observation et d'opération du grand maître français.

A Paris comme à Berlin et comme à Vienne, Horner se montra un travailleur assidu et consciencieux, et cela est d'autant plus remarquable que la capitale du monde, avec ses monuments, ses musées, ses théâtres, avec son histoire, qui est celle de l'esprit humain, et sa vie, qui en est la source, devait avoir pour ce jeune homme éveillé bien d'autres tentations que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Mais l'ardeur pour les sciences médicales l'absorbait tout entier ; son temps se passait dans les hôpitaux, dans les bibliothèques si libéralement ouvertes aux étrangers, dans la clinique de Desmarres et dans la société de collègues animés du même zèle scientifique, tels que son éminent compatriote His, de Bâle. Ce dernier faisait à cette époque ses remarquables recherches sur l'anatomie de la cornée, qui devinrent la base de toutes les expériences si fructueuses pour la pathologie générale auxquelles l'étude de cette membrane a donné lieu, et l'origine de la haute réputation que devait acquérir ce savant.

C'est pour une société de médecins, présidée par le docteur Pfeiffer, que Horner composa un travail d'une importance capitale pour cette époque et intitulé : *Des découvertes faites par l'ophthalmoscope et de leur influence sur la médecine en général*. Cette étude devint plus tard sa thèse d'agrégation pour l'enseignement.

En effet, malgré les offres généreuses de son grand-père qui voulait lui faciliter un séjour à Londres, malgré les suggestions plus séduisantes encore de de Graefe, qui

lui recommandait de s'établir à Paris, en lui promettant l'appui de son influence alors toute-puissante, la patrie lui souriait encore bien davantage.

Horner, malgré les qualités vraiment remarquables qui le distinguaient, était et restait avant tout Zurichois. Il avait vu le monde les yeux ouverts ; il le connaissait donc et le devait connaître mieux encore lorsque, plus tard, ce monde vint à lui, attiré par sa célébrité ; mais, malgré ses relations étendues, il ne devint jamais cosmopolite ; il resta le citoyen du canton qui l'avait vu naître, mais citoyen dans la meilleure acception du mot, intéressé au bien public et dévoué à la prospérité de sa petite patrie. La carrière que lui proposait de Graefe à Paris, où Desmarres l'aurait soutenu, aurait été sans doute une des plus brillantes ; mais, paisible navigateur, il se serait senti perdu sur ce vaste océan ; il n'aurait pas été dans son élément.

Il préféra retourner dans sa ville natale où l'attendaient des occupations et des devoirs qu'il n'avait jamais perdus de vue. C'était d'abord la clientèle, qui reportait sur lui toute la confiance qui l'avait attachée à son vénérable père ; c'étaient sa famille et ses sœurs spécialement qui avaient besoin de sa présence.

Il est remarquable que, malgré sa prédilection pour l'ophthalmologie, malgré les connaissances approfondies qu'il en avait acquises, et qui le plaçaient nécessairement bien au-dessus de ceux qui exerçaient à cette époque l'art de guérir les yeux, il ne s'établit pas d'abord comme spécialiste ; il acceptait tous les malades et ce n'est que plusieurs années après que sa clientèle spéciale trop nombreuse l'obligea à renoncer à l'exercice de la médecine générale. Il conserva cependant toujours quelques familles qui n'auraient jamais consenti à se priver de ses soins, car il tenait à ne pas perdre de vue la médecine mère sans laquelle la spécialité n'est qu'une branche morte. Il la cultivait par la lecture, par des relations avec ses collègues de la Faculté, et surtout par le commerce des sociétés médicales qu'il créa et dirigea longtemps comme président.

On a le droit d'être étonné en voyant quelle activité créatrice le jeune Horner déployait. Occupé du matin

jusqu'au soir par sa clientèle si nombreuse et dispersée sur les deux rives de la Limmath et sur les hauteurs qui entourent le lac, il groupe autour de lui ses confrères en organisant une Société médicale des jeunes; il les force à s'intéresser aux questions scientifiques, à communiquer leurs observations pratiques et à resserrer les liens confraternels. Quand, plus tard, l'Association générale des médecins suisses se formera, il sera un de ses membres les plus actifs et les plus estimés. Même les étudiants trouveront en lui plus qu'un maître savant, un ami sincère, qui s'intéresse à leur vie, participe à leurs excursions, les pousse à s'organiser et fonde, pour les élèves en médecine, le *Mediziner Kränzchen*. Après des communications sérieuses et une vive critique, la plus franche gaieté réunissait là professeurs et élèves et bien des idées nouvelles et fécondes y ont pris naissance.

Nous aurons à exposer plus tard l'activité que Horner déploya pour le bien public. Mais voyons d'abord comment se développa sa carrière d'ophthalmologiste. Dans sa notice biographique d'Albert de Graefe, il dit : « Les progrès de la médecine exigent absolument la formation de médecins spécialistes. Au temps de l'ancienne médecine, le praticien n'avait pas à étudier les méthodes techniques que la science nouvelle multiplie à l'infini. Les choses ont changé. Personne ne s'étonne de ce que, dans toutes les sciences, les mots de spécialisation et de progrès soient synonymes, et l'on voudrait qu'en médecine il en fût autrement! Qu'on ne permette la spécialisation qu'à ceux qui ont acquis déjà des connaissances médicales générales, qu'on se mette en garde contre ces faux spécialistes qui ne sont que des hommes de métier et non des hommes de science, fort bien; mais qu'on n'oublie pas, d'un autre côté, que les progrès les plus considérables de la médecine dans les trente dernières années sont tous dus à des spécialistes ». Il était homme de progrès, il avait fait des études médicales approfondies; il se spécialisa. Le nombre rapidement croissant des malades souffrant des yeux qu'il avait à traiter l'y obligeait déjà; son amour pour l'ophtalmologie, qu'il voyait se développer si admirablement sous la

baguette magique de de Graefe et qu'il brûlait de faire connaître dans sa patrie l'y poussait plus encore.

Son discours sur l'importance de l'ophthalmoscope inaugura sa carrière comme *privat-docent*, et dès l'abord il s'attira rapidement un nombre considérable d'élèves. Lorsque le vieux chirurgien Locher-Zwingli prit sa retraite, la Faculté, reconnaissant la haute importance de cette branche nouvelle de la science, décida de séparer l'enseignement de l'ophtalmologie de celui de la chirurgie. Elle appela Billroth à la chaire de chirurgie et confia à Horner celle des maladies des yeux, si bien que l'université de Zurich possédait en 1861 déjà une chaire d'ophtalmologie, et une chaire occupée par quel maître !

Travailleur infatigable mais intelligent, il n'avait pas perdu dans l'étude le sens de l'idéal qu'il savait mieux que personne inculquer à ses élèves. Aussi sa carrière de professeur fut-elle des plus fructueuses pour ses auditeurs, pour ses malades et pour la science. Le fauteuil académique n'était pas pour lui le fauteuil de repos longtemps brigué. Jamais son titre de professeur ne fut pour lui un moyen de spéculation ; il n'y vit que le privilège de travailler, sur une plus vaste échelle, à la propagation de la science.

Tous les matins, en été comme en hiver, à sept heures et demie (1); il se dirigeait vers l'université, cette acropole superbe qui domine la ville et la vallée, ou vers l'hôpital placé plus haut encore, dans une situation unique, élevé au-dessus du bruit et des émanations du centre industriel, en face des glaciers étincelant au soleil et se mirant dans ce beau lac bleu, bien fait pour inspirer les médecins et égayer les malades mêmes. Il faisait à tour de rôle, un jour des conférences, le jour suivant ses démonstrations cliniques. Autant les premières étaient pratiques, autant les secondes étaient scientifiques.

1. Dans les universités suisses les professeurs sont tenus de faire leurs cliniques à des heures différentes, afin que les élèves puissent toutes les suivre le même jour. Ainsi, à Zürich, l'étudiant en médecine commence sa journée par l'ophtalmologie (de 8 à 9 h.); il entend ensuite la clinique de médecine (de 9 à 10 h. et demie), puis la clinique chirurgicale, de 10 h. et demie à midi et au delà, suivant la durée des opérations.

Horner était doué d'un talent d'enseignement tout à fait hors ligne. Il le fallait certes pour attirer à ses conférences théoriques, sur un sujet essentiellement pratique, un auditoire d'élèves qui n'y étaient nullement forcés. Sa parole était vive, stimulante, intéressante au plus haut degré; partant du cœur, elle allait droit aux cœurs. Il se plaisait à parler en improvisant dans ses cours; c'est même avec un curieux intérêt qu'il relut plus tard ses propres leçons, que j'avais recueillies pendant plusieurs semestres.

Cela ne veut pas dire qu'il ne se préparait point. Il était, d'abord, toujours prêt parce qu'il possédait à fond son sujet; il méditait, en outre, et écrivait chaque fois le plan de sa leçon, ce qui rendait son enseignement méthodique, clair et concis. Un discours non préparé ne sera jamais digne d'être écouté; mais ceux qui enseignent savent parfaitement que plus la parole sera libre, franche, inspirée par les faits du moment, et plus elle saisira l'auditeur. Il faut une disposition parfaite comme base; en effet, il faut la domination absolue du sujet et la possession complète de tous les éléments qui y entrent, comme matériaux de construction, et l'inspiration en fera un édifice toujours accompli, parfois superbe et dont personne n'est souvent plus surpris que l'architecte lui-même. Voilà ce que les anciens entendaient par la « Viva vox ». Une leçon écrite peut être imprimée, et lue aussi bien et mieux encore qu'écoulée, car l'auditeur laissé froid par une récitation, quelque correcte qu'elle puisse être, laisse échapper la moitié de ce que l'orateur débite, alors que le lecteur peut relire et revoir ce qu'il n'a pas bien saisi.

Comme clinicien, Horner était plus étonnant encore. Avec un matériel relativement restreint, il savait rendre ses démonstrations intéressantes au plus haut degré. La moindre kératite lui fournissait l'occasion d'une leçon aussi savante qu'utile. C'est qu'il ne s'arrêtait point à la surface, il pénétrait dans le fond de la maladie. Spécialiste, il généralisait; de l'affection oculaire il tirait des conclusions sur l'état du corps tout entier et, d'autre part, il mon-

trait comment le mal local provenait de l'état général du malade.

C'est ainsi qu'il découvrit les rapports qui existent entre le rachitisme et la cataracte zonulaire, qu'il mit en lumière la nature de l'amblyopie toxique, qu'il contribua pour une grande part à éclaircir la question de la myopie, en établissant les causes diverses qui peuvent engendrer ce vice de réfraction et le faire progresser. Il étudia l'hérédité de la myopie de même que celle du daltonisme, qui lui fournit le sujet d'un travail des plus curieux, non seulement au point de vue de l'ophtalmologie, mais plus encore à celui de l'anthropologie. — Bien avant que les phénomènes de la diplopie monoculaire et de la triplopie binoculaire fussent connus, il en observa un cas des plus caractéristiques et lui donna d'emblée une juste interprétation. Les affections cornéennes, les tumeurs oculaires et orbitaires l'ont également occupé à tous les points de vue.

Non content d'étudier les phénomènes morbides pendant la vie, il aimait encore à les poursuivre après la mort, à l'aide du microscope. Nous avons passé bien des heures instructives avec lui, dans le petit laboratoire d'anatomie pathologique spéciale qu'il avait institué, et d'où les confrères venus des pays les plus divers étaient heureux d'emporter en souvenir les plus rares préparations microscopiques. C'est à Horner que l'Université de Zurich doit de posséder une des plus riches et des plus précieuses collections d'anatomie pathologique de l'œil.

Observateur né et exercé, aucun fait, quelque minime qu'il fût, ne lui échappait; tous les symptômes locaux et généraux étaient notés; mais, loin de se perdre dans les détails, ceux-ci ne lui servaient que pour édifier un ensemble plus complet.

Et, ce qui est vraiment admirable, c'est qu'il sut forcer les élèves à l'accompagner dans toutes ses recherches. Avec une bonne grâce charmante, il s'adressait à chacun personnellement, encourageant les faibles, stimulant les esprits lourds, excitant le zèle des plus avancés. C'était touchant de voir avec quelle patience il attendait souvent les réponses les plus simples, guidait les sens émoussés des

commençants pour leur faire trouver un corps étranger sur la cornée, sentir la tension élevée d'un glaucôme. Pour ses élèves les plus exercés, il était d'autant plus sévère qu'il les aimait davantage. Jamais je n'oublierai avec quelle ardeur nous cherchions à arriver au diagnostic des cas qu'il nous avait confiés ; nous leur consacrons tous nos loisirs ; des soirées entières se passaient dans l'examen ophthalmoscopique ; nos dimanches étaient souvent remplis par l'analyse d'une diplopie ou des symptômes d'une affection obscure du nerf optique ; nous mettions toute la bibliothèque à contribution, et n'en dormions souvent pas la nuit. Cet interrogatoire clinique, qui n'avait cependant aucun rapport avec un concours quelconque, était chaque fois pour nous un examen des plus sérieux. Le chagrin d'être tombé à faux ou d'avoir laissé échapper soit un symptôme soit un moyen thérapeutique nous poursuivait jusqu'à ce que nous eussions pris une revanche éclatante. Jamais maître ne fut à la fois plus estimé et plus chéri par ses élèves.

Comme opérateur, Horner n'était pas moins admirable. Ce n'était pas le praticien qui, à force de taillader, finit par apprendre à faire dans l'œil une ouverture assez grande pour en exprimer une cataracte. Chez lui, tout était méthode, savoir, grâce et perfection. C'était une jouissance de voir cette main intelligente saisir l'instrument suivant les règles de l'art et le conduire avec sûreté et élégance. Et je puis dire de lui, en toute vérité, ce qu'il disait de son maître Desmarres : « Jamais je n'ai vu opérer une cataracte plus élégamment. » La même précision qu'il apportait dans ses opérations, il l'exigeait d'ailleurs aussi de ses assistants. Les grosses mains étaient d'emblée exclues de sa confiance, les doigts mal soignés, condamnés sans rémission. Une propreté absolue régnait toujours à la clinique ; c'était un élément naturel de l'ordre qu'il imposait à son entourage et auquel il était le premier à se soumettre.

Ce sens de l'ordre, dont l'absence a empêché tant de talents de se développer et a fait échouer tant de belles entreprises, Horner le possédait au plus haut degré. Il est

pour une part considérable dans ses succès. C'est le sentiment du devoir, de l'ordre naturel des choses, qui le maintint dans la bonne voie lorsqu'il était étudiant, qui l'inspira comme professeur et médecin, et fit de lui un patriote dévoué. L'ordre faisait aussi le fond de son éloquence et de ses mérites de clinicien ; ce n'est qu'en mettant chaque chose à sa place que l'on peut s'orienter dans le dédale inextricable des phénomènes morbides de la machine humaine. Son goût de l'ordre se révélait encore dans l'exactitude de son service, dans la propreté de ses hôpitaux qui furent une des causes principales de ses brillants résultats. Il se manifestait partout, dans ses registres que ses assistants et secrétaires tenaient avec une exactitude étonnante, dans son style net et clair et jusque dans son écriture qui était singulièrement régulière et lisible.

Combien de pages écrites de sa main ne sont-elles pas allées à l'imprimerie, pour en revenir signées d'un autre nom que le sien ! Car ses feuilles de malades si complètes furent une mine inépuisable de thèses. L'élève demandait un sujet ; le maître lui en soumettait toute une série à son choix. Il lui donnait l'idée, lui fournissait les observations, la bibliographie, et y mettait le plus souvent la main lui-même.

Une foule de thèses sur les sujets les plus divers, et toujours bien choisis, sont sorties de sa clinique. Il n'y en a aucune qui ne contienne une observation nouvelle, une idée originale et fructueuse. Nous en donnerons la liste à la fin de cette esquisse. On y trouvera également celle des travaux qui portent le nom du maître lui-même. Ce sont, pour la plupart, de courts articles sur des sujets restreints, des communications faites à des sociétés médicales, quelques conférences populaires. Son travail sur les maladies oculaires de l'enfance fait seule exception, formant en lui-même un véritable manuel complet.

Ce n'est qu'en 1880 que parut cet ouvrage, et son auteur se fit bien prier pour l'écrire. C'est qu'il était d'une timidité extraordinaire à l'égard de la publicité et qu'il craignait, pour ainsi dire, de se faire imprimer. Dans son autobiographie, il se plaint de

n'avoir pas été assez initié par ses maîtres au maniement de la plume. Je crois plutôt qu'il avait peur de se blesser lui-même avec cette arme dangereuse, et qu'il se laissait retenir par un respect fort honorable, mais excessif du public. Il est regrettable qu'il n'y ait pas beaucoup plus de ces poltrons parmi les publicistes auxquels une feuille de papier blanc n'inspire pas plus de respect que l'encre ne leur donne d'idées. Cet excellent Horner aurait eu moins à lire, et nous — nous lirions davantage.

Il est étrange, en effet, de voir combien cet homme aussi riche en idées écrivait peu; il est plus étonnant encore de savoir combien cet esprit éminemment critique consacrait de temps aux lectures scientifiques. Tous les soirs après ses consultations, à six heures, son cigare allumé, Horner, étendu sur une chaise longue, parcourait consciencieusement toutes les publications spéciales et une multitude de journaux médicaux. Et ce n'était pas là une façon de faire un petit sommeil, auquel cette littérature se prête en général fort bien. Loin de là, il lisait avec un véritable intérêt, je dirai presque avec un art que j'ai toujours admiré et que je lui ai sincèrement envié.

Lire avec art, c'est s'instruire, extraire ce qu'il y a de bon dans un livre, en garder la mémoire, en faire une bibliothèque bien arrangée, complète et portative à la fois. Horner était étonnant sous ce rapport; il n'oubliait même pas les publications qui n'avaient pas d'intérêt particulier pour lui. On lui demandait des renseignements bibliographiques; il les donnait sans la moindre hésitation, clairs, complets et coordonnés. Il était une encyclopédie vivante. Aussi y avait-il peu de nouveau pour lui dans la littérature du jour et exerçait-il une critique historique non moins sévère que savante. La masse si mélangée des publications journalières, une fois passée à son crible, prenait une pureté remarquable. Il enrichissait alors son enseignement et sa science de praticien de ces acquisitions nouvelles et, dans la discussion, leur donnait l'appui de sa haute autorité.

Ses lectures le maintenaient toujours au niveau des progrès non seulement de sa spécialité, mais aussi de

la médecine dans la plus large acception du mot; mais ce qui l'y mettait plus encore, c'est l'intimité dans laquelle il vivait avec les disciples les plus distingués de de Graefe, et surtout avec le maître lui-même. Aussi fut-il, en 1857, parmi les fondateurs de la Société de Heidelberg, véritable berceau de l'ophtalmologie moderne. Souvenons-nous seulement des sujets qui y furent traités, à quelle époque, et par quels hommes! L'ophtalmoscope et l'ophtalmomètre venaient de naître. Donders élaborait la doctrine de la réfraction et de l'accommodation. Arlt publiait les résultats de ses recherches anatomiques, de ses expériences sur le traitement consécutif de l'opération de la cataracte. De Graefe étonnait ses collègues par la lucidité et la fertilité de son esprit pratique. A cette première réunion de Heidelberg, il communiqua les travaux restés classiques sur la paralysie de la sixième paire, sur l'incongruence des rétines, sur le pronostic des amblyopies. Al. Pagenstecher présenta cette pommade à l'oxyde jaune de mercure qui nous rend journellement de si grands services; Ad. Weber entretint l'assemblée de la cornée artificielle; Kussmaul, de l'influence de la ligature de la carotide sur l'œil; Schiel, du sulfure de carbone comme anesthésique en ophtalmologie; Schmauss, de la pigmentation de la rétine; Horner, du traitement de l'épisclérite et de l'opération du ptérygion.

Le compte rendu de ce premier et mémorable congrès fut rédigé par Horner. Jusqu'à la fin de ses jours, il ne manqua guère à ces réunions amicales et scientifiques de Heidelberg.

L'année suivante c'était l'iridectomie dans le glaucôme par de Graefe; de nouvelles recherches sur la réfraction et l'accommodation par Donders qui communiquait, en même temps, à la Société les méthodes d'opération de son ami Bowman dans le glaucôme, le kératocone, les affections des voies lacrymales et le strabisme. Henri Muller développait les résultats de ses recherches sur l'anatomie pathologique de la rétinite albuminurique, etc., etc. Et tous les ans, les ophtalmologistes les plus zélés apportaient là les fruits de leur travail, soumettaient leurs

idées nouvelles à la discussion animée des collègues.

Horner était un des champions les plus estimés de cette Table ronde, membre des comités d'organisation, de rédaction, des prix et médailles créés plus tard en souvenir de son chef immortel. Il n'y manquait presque jamais et rapportait de la charmante cité du Neckar toujours de nouvelles inspirations, un courage nouveau. Et il en fallait du courage pour mener à bien les tâches si multiples qu'il s'était imposées, et surtout pour les accomplir comme il le faisait, avec un zèle et un désintéressement sans égaux.

Sa clientèle déjà était une grande fatigue pour lui. L'hôpital sur la montagne, deux institutions particulières du côté du lac, sa maison au bord de la Sihl, lui faisaient chaque jour parcourir un espace aussi étendu que s'il avait habité une grande ville. Mais c'était plus encore la grande affabilité qui le caractérisait et l'intérêt qu'il portait à tous, qui devenaient une cause de fatigue considérable pour lui. Il aimait à causer, et, comme sa conversation était toujours intéressante et animée, on aimait à l'écouter. Avec cela, d'un dévouement sans limites, appelant à son secours tous ses talents, toutes les ressources de l'art pour arriver à reconnaître une maladie, toute son ardeur pour la guérir, s'oubliant lui-même lorsqu'il s'agissait de porter secours et identifiant tellement son intérêt avec celui de ses malades, qu'il ne dormait souvent pas la nuit quand il avait à soigner un cas grave. Il n'y avait d'ailleurs pas pour lui de cas ordinaires; il ne connaissait que des semblables qui souffraient et qui espéraient de lui leur soulagement ou leur guérison. Parvenir à ce but de la façon la plus sûre et la plus complète était pour son grand cœur une satisfaction toujours si élevée qu'il en oubliait souvent toute autre récompense.

Qu'avec de telles qualités il ait été adoré par ses malades, vénéré par les hommes de cœur, tout le monde le comprendra; mais aussi qu'il ait été exploité; cela ne devait pas manquer. Et, bien entendu, ce n'est pas par ces humbles bourgeois, qui parfois se font plus humbles

encore pour ne point récompenser leur médecin comme il le mérite. Il aimait fermer un œil sur ces misères morales en guérissant les misères physiques; souvent cependant il profitait de l'occasion pour dire plus librement son fait à un gros bonnet de village dont il désapprouvait les tendances politiques, à un magistrat dont il désirait élargir l'horizon ou stimuler le zèle. Mais c'étaient bien plutôt les grands de la terre qui venaient de tous les côtés consulter le grand oculiste dans sa petite ville de Zurich et profiter de ses talents, qui abusaient de ses bontés. Des consultations interminables, à toute heure, à tout endroit, et des visites et des lettres et des questions sans nombre et des causettes sans fin, absorbaient le temps du bon docteur, qui ne savait souvent plus où donner de la tête pour suffire à tous ses autres clients. Et la récompense! Souvent dérisoire. Des croix d'honneur dans un pays où personne n'en porte, parce qu'on n'y attache pas la moindre importance. Des diplômes de « seconde classe », avec recommandation de ne pas manquer de retourner, en cas de décès, ce bijou de tôle émaillé — sur un côté! Nous pouvons affirmer ici que l'éclat de ces étoiles n'aveuglait point leur victime et que Horner savait parfaitement apprécier les services qu'il rendait, quand même sa modestie excessive l'empêchait d'ouvrir là-dessus les yeux de ceux auxquels il avait rendu la vue. Nous tenons à constater ce fait, parce que, pour ses amis, il n'est pas douteux, et ses médecins l'ont déclaré très nettement, que les fatigues sans nombre que lui avait causées la cure de certains princes ont été pour beaucoup dans sa mort prématurée.

Néanmoins il ne se décourageait pas; il se vouait à son art toujours avec le même noble zèle. Ne sont-elles pas touchantes les lignes que je trouve dans la dernière lettre que son ami de Graefe lui a adressée? Elle est datée du 21 juillet 1870: « Agréer mes remerciements les plus sincères pour le contenu de votre lettre. Je me réjouis de tout cœur de ce que votre occupation professionnelle vous absorbe et vous rend heureux. Cet amour pour le devoir est certainement ce qui nous donne le plus de satisfaction

dans la vie, pour peu qu'on n'en fasse pas — comme nous le voyons si souvent — un métier ou une affaire de banque.»

La clientèle de Horner était considérable. En 1875, il inscrivait 4,209 malades à ses consultations particulières. En 1880, il compte 266 grandes opérations dans sa maison de santé particulière, 150 à l'hôpital. De 1860 à 1885, nous trouvons 95,802 clients inscrits. En comptant une quantité de consultations non inscrites et en comprenant les malades des derniers mois de sa carrière, nous arrivons bien à un chiffre de 100,000 malades particuliers. Sa clientèle avait surtout augmenté à la suite de la création de la nouvelle polyclinique que l'État fit construire sur ses indications, et après l'installation de sa maison de santé particulière. Cette dernière, le Hottingerhof, située comme tous les hôpitaux de Zurich sur la hauteur, était un véritable modèle d'installation pratique, hygiénique et agréable pour les malades. Elle a cessé d'exister, son créateur, suivant en cela encore l'exemple de de Graefe, ayant expressément désiré que cette maison ne soit plus affectée à un but médical.

Un amour du prochain, profond et large, mais sans ostentation, le caractérisait. En 1870, il ne se voua pas seulement activement à sa petite patrie menacée par la lutte des deux puissants voisins, mais il prit une part sincère aux malheurs de la France. Lorsque les nouvelles nous arrivèrent de plus en plus funestes, nous montrant la misère toujours croissante, les secours de plus en plus insuffisants, Horner n'opposa pas la moindre objection à nos sollicitations, et, ne pouvant pas quitter son poste lui-même, il se priva de son chef de clinique et unique assistant, nous laissant partir pour l'armée de l'Est. Il m'aida de son mieux à m'équiper, et m'offrit tout secours en conseil et même en argent. Il assumait sans murmurer la double charge qui lui incombait pendant le temps de mon absence et lorsque, après l'entrée de l'armée de Bourbaki, la Suisse fut inondée de malades et aux prises avec des épidémies formidables, il fut encore là, prêtant le concours de son expérience et de son activité à l'installation des hôpitaux temporaires, et payant partout de sa personne.

On aurait tort, d'ailleurs, de croire que les occupations de Horner se bornaient à ses fonctions de professeur et de médecin. On ne saurait, au contraire, assez mettre en lumière la façon noble et élevée dont il remplissait ses devoirs de citoyen, et les services sans nombre qu'il rendait à sa patrie. Patriote convaincu, il portait le plus vif intérêt aux choses publiques, sans jamais briguer ni accepter de places dans les conseils supérieurs, crainte de négliger le premier de ses devoirs, celui de médecin. Il se vouait ardemment à la réalisation des idées politiques et sociales qu'il considérait comme justes et utiles. Mais, en bon républicain, il se soumettait à la décision de la majorité, quand bien même elle appelait au pouvoir ses adversaires, et travaillait au succès de son parti sans jamais profiter de sa victoire. Membre d'une foule de sociétés et de comités d'utilité publique, il consacrait son activité principalement à l'étude des questions d'ordre médical. Ce qu'il a fait ainsi pour l'assainissement de la ville, pour l'hygiène scolaire, pour l'installation des hospices et hôpitaux est tout à fait remarquable.

Lorsqu'en 1867 Zurich est envahie par une terrible épidémie de choléra, il ne se borne pas à soigner les malades en sa qualité de seul médecin du *Niederdorf* (sa commune); mais il s'occupe encore d'une façon toute spéciale à rechercher les causes qui ont amené le fléau et le moyen de le conjurer à l'avenir. Il examine périodiquement et gratuitement les yeux des élèves d'un grand nombre d'écoles communales, obtient du conseil scolaire que les enfants soient placés non d'après leurs facultés, mais suivant leurs vues; que l'ardoise, la touche, le crayon soient remplacés par du papier blanc et de l'encre noire; qu'on tienne le plus grand compte non seulement de l'état des yeux des enfants, mais aussi de leur santé générale. Aussi les superbes maisons d'école qui décorent et honorent cette ville de progrès doivent-elles leur installation hygiénique en bonne partie aux directions éclairées de Horner. Lors de la construction de l'hôpital des enfants, il se montre presque architecte, et quel architecte idéal! Il n'en trouve pas seulement le plan mais même l'argent.

Un de ses amis d'enfance, M. Cramer, avait, sur son instigation, légué une somme considérable, constituant le tiers du chiffre nécessaire à l'exécution de cette œuvre. Les efforts de Horner réunirent encore les deux autres tiers. Aujourd'hui ce bâtiment trône, coquet et radieux, au milieu de tant d'autres monuments de bienfaisance qui couronnent les hauteurs du Zurichberg.

Le spectacle de toutes les grandes choses que cet homme a accomplies dans des domaines si variés est vraiment fait pour remplir d'admiration. Un jurisconsulte éminent a conseillé, lorsqu'on se trouve en face de quelque drame criminel mystérieux, de poser la question : « Cherchez la femme ! » La recherche de ce mobile n'est souvent pas moins justifiée dans le domaine opposé des actions surprenantes par leur noblesse et leur grandeur.

Ici elle est particulièrement facile. Horner a eu l'insigne bonheur de rencontrer une compagne distinguée, au caractère élevé, douée de qualités du cœur et de l'esprit tout à fait supérieures. Sa modestie ne souffrirait pas que nous fissions d'elle l'éloge qu'elle mérite et dont notre plume serait d'ailleurs incapable. Mais la justice exige que nous fassions ressortir au moins de quel secours est pour un homme une pareille femme, instigatrice pour le bien, consolatrice dans l'adversité, guide dans la voie de l'idéal. Et Horner savait quel trésor il possédait dans la personne de son épouse. Le peu d'intimes qu'il admettait dans le sanctuaire de sa famille n'oublieront jamais le charme de ce ménage uni, cette femme supérieure, ce père de famille, heureux au milieu de leurs enfants : une fille charmante et un fils donnant les plus grandes espérances, se développant suivant leur exemple et pour le plus grand honneur de leurs parents.

Par malheur, cette vie si heureuse et si remplie de bienfaits ne devait pas avoir une longue durée. D'un tempérament très vif, parfois presque nerveux, Horner ne savait pas se ménager, malgré des migraines, des palpitations, des troubles dyspeptiques, des insomnies qui le tourmentaient depuis sa jeunesse. Son dévouement sans bornes lui avait valu, en outre, une arthrite, au début de sa

carrière déjà, alors qu'il soignait un pauvre malade tout au haut de la montagne de Zurich. Cette affection, dont les suites se firent sentir jusqu'à la fin de ses jours, contribuait à lui rendre ses occupations parfois fort pénibles. Son ardeur pour le bien se trouvait en lutte constante avec son état de santé précaire.

L'ennemi longtemps dompté, repoussé par son étonnante énergie, revint à la charge, plus redoutable que jamais, en automne 1885. Horner était avec sa famille à Baden-Baden; il fut atteint d'accès de dyspnée fort inquiétants. Néanmoins, il n'aurait pas voulu manquer à la réunion de Heidelberg. Il s'y rendit, en effet.

C'est avec un poignant serrement de cœur que je songe à cette dernière fois où nous vîmes le vénéré maître parmi nous. L'affection que chacun lui portait se peignait bien dans la question anxieuse qu'on s'adressait avant même de s'exprimer le plaisir du revoir. « Avez-vous vu Horner? » Ce qui voulait dire : « Quelle perte cruelle nous menace! »

Marqué déjà par la mort, il venait là, comme jadis son maître de Graefe, voir, avec la fin de l'année, le terme brillant de sa belle carrière, en regardant grandir autour de lui la semence qu'il avait jetée à pleines mains, et cultivée avec une vraie passion. Il lui était déjà fort pénible de parler; n'importe, il participait encore aux discussions. Mais les amis qui avaient espéré faire avec lui une excursion réjouissante dans les beaux environs de Baden n'y amenaient qu'un mourant.

Horner se fit transporter à Zurich, et appela son ami et éminent collègue Cloëtta. Un grave conseil se tint entre le malade conscient de son état et ce clinicien éclairé et dévoué. Les deux amis, les deux savants, envisagèrent la situation dans toute sa gravité et discutèrent avec une mâle franchise les moyens d'y remédier. Quelque complexes que fussent encore en ce moment les symptômes, la merveilleuse perspicacité de Cloëtta y reconnut de suite les manifestations d'une artério-sclérose avec cirrhose rénale progressive. Il institua un traitement énergique en conséquence; Horner s'y soumit avec la discipline qu'il

avait exigée de ses propres patients et qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Jamais malade n'eut un médecin plus éclairé ; jamais médecin, un patient plus docile.

Ils n'attachèrent cependant pas grand espoir à la cure d'une affection déjà si avancée et Horner donna au mois de décembre déjà sa démission de professeur. Elle lui fut accordée, comme bien on pense, avec les plus grands honneurs. L'Etat, en le remerciant des services immenses qu'il avait rendus, lui conserva même son traitement intégral de professeur. Le sénat, la faculté de médecine et les étudiants rédigèrent des adresses éloquentes pour lui exprimer la haute estime, l'affection et la reconnaissance qu'ils lui portaient, le profond chagrin que leur causait son départ. L'Association des médecins suisses lui envoya une députation. C'était à qui lui ferait le plus d'honneur. *Moriturum salutabant*. Rarement homme a pu ainsi assister à son apothéose.

Mais qu'étaient toutes ces satisfactions à côté de la perspective terrible de devoir quitter bientôt sa chère famille ! — La main lugubre de la mort avait frappé à sa porte. On se serrait autour du père adoré, s'attendant à chaque instant à voir entrer le spectre redouté. Déjà les journaux répandaient la nouvelle de la mort du maître, et des lettres de condoléances prématurées faisaient éprouver d'avance à sa pauvre femme les souffrances de la veuve, en ravivant les inquiétudes de l'épouse.

Cependant ce que tout le monde redoutait n'arriva pas encore. L'art médical, qu'il avait si glorieusement exercé pour son prochain, devait faire presque un miracle pour lui-même. Il se releva, et une cure à Interlaken, en été 1886, complétant son traitement, lui rendit une santé qu'il n'avait pas connue depuis plusieurs années. Il revint de là, régénéré et plein de courage, reprit sa clientèle particulière et ses occupations littéraires. Il forma même des projets de publication et nous offrit la collaboration à un traité de chirurgie oculaire.

Au mois d'août, nous le vîmes opérer avec plus de calme, de sûreté et de perfection que jamais. C'était une joie extrême pour tout le monde de voir ce maître rendu

à son art, ce père à sa famille. Nous espérions encore de longues années pour lui. Hélas ! il ne devait pas voir même la fin de la première.

Le 15 décembre, à la fin d'une journée heureuse, sans que rien fit prévoir un accident, il sentit subitement une faiblesse significative s'emparer de son côté droit. Son esprit clair ne s'y méprit pas ; il prévint de suite l'hémiplégie droite, la perte de la parole, la fin irrémissible. Il appela autour de lui les siens pour profiter encore des derniers moments où il pût communiquer avec eux, pour les bénir, pour prendre congé d'eux.

Les professeurs Wyss et Cloetta étaient encore là qui l'assistaient, et c'est de la bouche de ce dernier que nous avons appris avec quelle virile résignation Horner accepta ce calice d'autant plus amer qu'il avait paru d'abord s'être plus éloigné de lui. Dans la nuit même, l'hémiplégie devint complète, il perdit l'usage de la parole. Le sensorium resta cependant libre pendant deux à trois jours encore, situation pénible au delà de toute expression, et que les siens, empressés autour de lui, ses médecins et son fidèle assistant, s'efforçaient d'adoucir autant que possible.

Le 20 décembre, la mort termina cette terrible agonie. Une clameur générale s'éleva à cette nouvelle douloureuse et inattendue. Des milliers d'yeux qu'il avait rendus à la vue pleuraient, des torrents de larmes se versaient pour celui qui en avait tant tari.

L'État, la ville, l'université, ses amis proches et éloignés lui préparaient des funérailles dignes de lui. Le 23 décembre, des milliers de personnes suivaient son cercueil, couvert de couronnes, à la vieille église du Fraumunster. Le pasteur Furrer lui dit le dernier adieu au nom de sa patrie et de l'humanité. Le Dr Haab, son successeur au professorat, célébra ses mérites comme homme de science, professeur et médecin, et le Dr M. Dufour lui apporta les hommages reconnaissants de ses élèves répandus sur tout le globe. Ils n'auraient pu trouver un représentant plus digne ni une bouche plus éloquente.

Malgré la neige qui couvrait la terre et tombait du ciel, les étudiants tenaient à accompagner le maître jusqu'au

cimetière, fort éloigné. Les bannières en berne de toutes leurs corporations, de toutes les facultés, témoignaient qu'ils sentaient justement la perte que venaient d'éprouver non seulement le corps médical, mais l'université tout entière.

C'est ainsi que tout le monde célébrait les nombreuses vertus de l'homme éminent qui venait de disparaître.

Et nous autres, lecteurs de ces Archives, qui connaissons Horner comme un grand ophthalmologiste, rendons-nous bien compte de ses mérites pour notre art. Parlons-en, il n'est que temps. Voyons la liste des instruments inventés par lui! — Il n'y en a pas. — Voyons la série de ses procédés pour l'opération de la cataracte, l'un plus infailible que l'autre! — Il s'en est tenu à l'extraction banale dans le limbe cornéen avec iridectomie, souvent même préalable. — Et les remèdes qu'il a imaginés? Potions pour guérir l'atrophie des nerfs optiques; injections hypodermiques pour rattacher la rétine décollée, etc., etc. — J'ai cherché en vain, ou plutôt je n'ai pas cherché du tout, sachant d'avance que je ne trouverais rien de tout cela dans ses papiers secrets ou publics.

A quoi doit-il donc son nom si répandu, si respecté et si respectable? — Ses mérites, les voici :

Professeur, il a instruit les étudiants de façon à en faire non des spécialistes, ce qui n'était ni possible, ni désirable, mais, ce qui était de son devoir, des praticiens, capables de sauver de la cécité un enfant atteint de conjonctivite purulente, sachant faire un premier pansement en cas d'accidents, n'ordonnant pas des compresses d'eau blanche pour une kératite, ne recommandant pas à un glaucomateux d'attendre la maturité de sa cataracte; des médecins ayant des idées éclairées sur l'hygiène scolaire, en un mot, compétents pour tout ce qui est de leur ressort et ayant de la spécialité une idée assez juste et assez élevée pour lui abandonner de suite les cas qu'elle seule est capable de juger.

Médecin, il a été un investigateur infatigable, un praticien sincère, s'éclairant de toutes les lumières de la méde-

cine générale aussi bien que de la spécialité, de la science comme de l'empirisme de tous les temps et de toutes les langues; et cependant toujours critique, sachant séparer le vrai du faux et ne se laissant pas égarer par des feux-follets.

Chirurgien, il a su préciser l'heure et la façon de son intervention. Il n'opérait pas à tort et à travers pour le plaisir d'augmenter sa statistique, ou de répandre dans le monde un nouveau procédé, condamné d'avance par les hommes sensés et oublié au bout d'un an déjà, et cependant encore trop tard, par l'inventeur lui-même. Mais, dès qu'il opérait, il n'y avait pas d'opérateur plus parfait, plus classique, pas de main plus sûre ni plus élégante. Et cette main exercée n'avait pas besoin d'instruments compliqués pour remédier à ses propres imperfections. De Graefe nous a donné un couteau d'une ingénieuse simplicité; si simple, en effet, qu'on s'étonne que la chirurgie oculaire n'ait pas commencé par lui comme elle finira avec lui. Ce couteau droit, mince et pointu devient un arsenal entre les doigts d'un Horner, car l'outil le plus simple sera toujours le plus cher au véritable artiste. Aussi, si la liste des instruments indiqués par Horner est nulle, celle de ses succès est immense, et, s'il n'a pas attaché son nom à un petit procédé, il laisse un grand nom d'opérateur.

Ce n'est pas à dire que ce brillant chirurgien n'ait rien imaginé du tout. Mais, en homme d'esprit, il ne pensait pas que chaque modification d'une méthode thérapeutique ou opératoire dût être créée par-dessus les toits. Il lui semblait tout naturel d'ouvrir une chambre antérieure remplie de pus, de l'irriguer même au besoin avec une solution antiseptique. Une foule de méthodes opératoires et thérapeutiques étaient ainsi pratiquées couramment dans sa clinique, longtemps avant qu'un autre les eût publiées. Toujours au courant des progrès de la médecine et de la chirurgie, il en faisait profiter de suite sa pratique spéciale, sans y trouver rien d'extraordinaire.

Enfin, comme maître, il a su inspirer à ceux de ses élèves qui ont eu l'insigne bonheur d'être en contact intime avec lui l'amour et le respect de notre art : l'amour, qui nous pousse à ne pas l'exercer en simples

manœuvres et marchands, mais à y chercher quelque chose de supérieur, d'idéal; le respect, qui nous empêche de nous abandonner à d'autres guides que le sens commun, la science, l'unique et ardente recherche de la vérité.

C'est ainsi que sa vie a resplendi et que sa mémoire resplendira toujours comme le grand et noble exemple d'un homme de bien et d'un maître hors ligne en ophthalmologie.

TRAVAUX DE HORNER

1. Thèse de doctorat : Ueber die Krümmung der Wirbelsäule im aufrechten Stehen. (Zürich, 1854.)
2. Erster Bericht über die Verhandlungen der in Heidelberg versammelten Augenaerzte 1857-59. (Berlin 1860.)
3. Zur Retinalerkrankung bei Morbus Brightii. (*Klin. Monatsbl. für Augenheilk.* 1863, p. 11.)
4. Ein Fall von Periostitis orbitae und Perineuritis nervi optici. (*Klin. Monatsbl.* 1863, p. 71.)
5. Tumor retinae. (*Klin. Monatsbl.* 1863, p. 341.)
6. Fremde Körper in der Iris. (*Klin. Monatsbl.* 1863, p. 395.)
7. Metastat. Carcinom der musculi recti. (*Kl. Monatsbl.* 1864, p. 186.)
8. Colobom des Augenlids mit zahlreichen Dermoidgeschwülsten. (*Klin. Monatsbl.* 1864, p. 190.)
9. Eine kleine Epidemie von Diphtheritis conjunctivae. (*Klin. Monatsbl.* 1869.)
10. Zur Behandlung des Keratokonus. (*Kl. Monatsbl.* 1869.)
11. Tumoren in der Umgebung des Auges. (*Kl. Monatsbl.* 1871.)
12. Ueber Herpes cornealis. (*Klin. Monatsbl.* 1871, p. 321.)
13. Beitrag zur Cataractlehre (*Corresp. blatt. f. Schweizer-Ärzte*, 1872, p. 169.)
14. Bemerkungen über den Werth der Strychninjectionen in einigen Formen von Amblyopie. (*Corresp. blatt. f. Schweizer-Ärzte*, 1872, n° 17.)
15. Refractionsänderungen. (*Ophthalmol. Gesellsch., Klin. Monatsbl.* 1873, p. 488.)
16. Zwei Fälle von Trigemiuslähmung mit secundären Augenaffectionen. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte*, 1873, p. 670.)
17. Augenverletzungen durch Hinterladungsgewehre. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte*, 1873, p. 271.)
18. Desinficirende Behandlung einiger Hornhaut-erkrankungen. (*Klin. Monatsbl.* 1874, p. 432.)

19. Ueber den anatom. Befund bei entzündl. Kapselkatarakt. (*Ophthalmol. Gesellsch., Klin. Monatsbl.* 1874, p. 462).
20. Keratitis mycetica. (*Ophth. Gesellsch., Klin Monatsbl.* 1874, p. 442.)
21. Ueber die Entstehung und Beschaffenheit des Pterygiums. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* 1875, p. 534.)
22. Ophthalmiatische Miscellen. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* 1875, p. 33.)
23. Un médecin moderne (Biographie d'A. de Graefe.)
(Bibliothèque universelle, Lausanne, mars 1875.)
24. Ueber Strabismus convergens bei Myopie. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte,* 1876, n° 9.)
25. Mittheilungen aus der ophthalmol. Klinik in Zürich:
 - 1° Ueber nasse Salicylsäureverbände.
 - 2° Eine häufige Verletzung des Auges.
 - 3° Die Erblichkeit des Daltonismus. (Amtl. Ber. über die Verwaltung des Medicinal-Wesens des Kant. Zürich v. Jahre 1876.)
26. Indicationen und Contraindicationen von Atropin und Calabar. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* 1877, p. 520.)
27. Ueber Intoxicationsamblyopie. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte,* 1878, p. 396.)
28. Griffel, Bleistift und Feder als Schreibmittel für Primarschulen. (*Deutsche Viertelj. schr. f. oeffentl. Gesundh. pflege.* 1878, p. 724.)
29. Ueber die neue Ordnung f. die eidgen. Medicinal-prüfungen. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* 1879, p. 238, 263 et 299.)
30. Ueber die Verbreitungswege der sympath. Entzündung. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* P. 647.)
31. De la Myopie congénitale. (*Revue médicale de la Suisse romande.* Janvier 1881.)
32. L'antisepsie dans les opérations oculaires, communication faite au congrès internat. des sciences médicales à Londres 1881).
33. Schulwandtafeln. (*Schweiz. Schularchiv.* 1881, p. 69.)
34. Ueber die Prophylaxis der Blennorrhoea neonatorum. (*Corresp. bl. f. Schweizer-Ärzte.* 1882, p. 201.)
35. Ueber Brillen aus alter und neuer Zeit. (48. Neujahrsblatt zum Besten d. Waisenhauses in Zürich für 1883.)
36. Die Krankheiten des Auges im Kindesalter. (Gerhard's Handb. d. Kinderkrankheiten.)

THÈSES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE HORNER :

1. Ueber den Keratoconus. Alb. Hürlimann, 1860.
2. Zur Pathologie der Augenmuskelaehmungen. Herm. Koller, 1860.
3. Die Behandlung der Blennorrhoe des Thraenen-Kanals. Carl Meyer, 1860.

4. *Ueber sympathische Iridochorioiditis und Enucleation.* Dieth. Volkart, 1860.
5. *Die Lehre vom Schichtstaar.* Sophus Davidsen, 1865.
6. *Von den Erkrankungen der Retina bei Anomalieen des Circulationsapparates.* Alb. Züblin, 1866.
7. *Beitrag zur Lehre der modificirten Linearextraction.* Max Esslinger, 1867.
8. *Ueber Intoxications — Amblyopien.* Friedrich Erismann, 1867.
9. *Ueber Hydrophthalmus congenitus.* Wilhelm v. Muralt 1869.
10. *Zur Lehre von der Hypopyon-Keratitis.* Marie Bokowa, 1871.
11. *Ueber Keratitis interstitialis diffusa.* Pulcheria Jakowlena, 1873.
12. *Ueber einige seltenere syphilitische Erkrankungen des Auges.* Ignaz, Barbar, 1873.
13. *La paralysie du nerf sympathique cervical.* William Nicati, 1873.
14. *Zur Aetiologie und symptomatischen Bedeutung der Retina-Apoplexieen.* Heinr. Niederhauser, 1875.
15. *Die Erkrankungen der macula lutea bei progressiver Myopie.* Emilie Lehmus, 1875.
16. *Experimentelle Untersuchungen zur Genese der erworbenen Kapsel-Katarakt.* Julie Sinclair, 1876.
17. *Ueber den Frühjahrs-catarrh der Conjunctiva.* Ulrich Vetsch, 1879.
18. *Ueber Herpes corneæ.* A. Josephine Kendall 1880.
19. *Studien über die Abhängigkeit des Strabismus von der Refraction.* Walter Isler, 1880.
20. *Die Staarextractionen der ophthalmolog. Klinik in Zürich.* 1870-1880. Carl von Muralt, 1881.
21. *Zwei Fälle einer eigenthümlichen Hornhautdeformität.* David Trümper, 1881.
22. *Ueber Chininamaurose.* Hans Brunner, 1882.
23. *Klinische Beiträge zur Lehre von den Orbitaltumoren.* Hermann Huber, 1882.
24. *Die Iridectomie bei primärem Glaucom.* David Sulzer 1882.
25. *Zur Pathologie des Schichtstaars.* Max von Arx 1883.
26. *Klinische Studien ueber Netzhautablosung.* Ernst Walter, 1884.
27. *Ueber markhaltige Nervenfasern.* Alf. Koelliker, 1884.
28. *Ueber Wunden des Sehnerven.* Gust. Aschmann, 1884.

Extrait des *Archives d'Ophthalmologie* (janvier-février 1887).